

Psychanalyse et éthique pour le monde contemporain
(21 mai 2016)

Le thème de cette rencontre résulte de ce que l'on pourrait appeler le paradoxe du sujet « post-moderne » et dont nous faisons l'épreuve tant au plan singulier pour l'entendement ou le gouvernement de notre vie, qu'au plan collectif dès lors que, notamment, nous entreprenons à quelque titre que ce soit, de considérer les métiers impossibles dont Freud a fait l'inventaire : gouverner, éduquer et soigner. Il semble que, en bien des points, l'incertitude domine plus que l'assurance, tandis que les actions apparaissent grevées de considérables difficultés.

Sans maître – notamment par le fait du déclin historique des figures du Père –, le sujet en appelle à la science pour se définir au regard d'une sorte de « propre de l'homme » ou, comme le dit le psychanalyste Jean-Pierre Lebrun, s'enraciner dans un « humus humain ». Pourtant, la science qui se détermine de l'exclusion du sujet est dans l'incapacité logique de fournir une réponse à une telle quête.

Le sujet en appelle à la science en référence plus ou moins explicite aux termes kantien :

- Que puis-je savoir ? (Les fondements de la connaissance et le problème de la causalité naturelle : *Critique de la raison pure*)
- Que dois-je faire ? (Les fondements de la morale et le problème de la liberté humaine : *Critique de la raison pratique*)
- Que m'est-il permis d'espérer ? (Les fondements de l'esthétique et le problème de la finalité dans l'art et dans la nature, indice de la réconciliation entre la causalité, déterminisme naturel, et la liberté : *Critique de la faculté de juger*)

Cependant, la psychanalyse – du fait de *l'hypothèse et de l'expérience* de l'inconscient – impose de rechercher des réponses étayées autrement que celles que Kant et, disons-le, la philosophie classique pouvaient proposer par le seul recours à la raison et au jugement. La psychanalyse ne récuse pas ces dimensions de l'exercice de la *ratio* ou du *logos* – par quoi d'ailleurs elle fait discours, introduit ses signifiants dans le social et en bouleverse certaines représentations –, mais elle constate leur incapacité à épuiser les questions qu'ils permettent de formaliser.

Plus encore, la psychanalyse met en cause la possibilité de répondre aux questions du sujet par la découverte et l'imposition de La Vérité. Vérité du savoir, vérité de la sagesse, vérité de la raison fût-elle d'État, vérité du Sens de l'histoire, dont le dernier siècle fut généreux à nous montrer tout autant les illusions que les cruautés effectives. Vérité du dogme aussi qui fait retour tragique avec les intégrismes et l'irruption du terrorisme.

Contre cela, certains espèrent encore. Ils croient que les « sciences humaines » ou « politiques » pourraient faire émerger une Vérité Bonne qui pourrait « gérer » l'humanité en lui faisant connaître les impératifs de la nécessité devant quoi toute raison s'incline. C'est en somme la théorie de l'acteur rationnel des économistes *main stream*, celui qui agit en connaissance de cause, étendue à tous les faits humains. De fait, l'expertise s'offre à formuler cette connaissance des causes et à en revendiquer l'exclusivité de la possession. Expertise du *manager* ou de l'économiste dont les rémunérations souvent exorbitantes sont à la mesure non point tant des services rendus à la société que de l'espérance créée de supprimer toute cause qui tiendrait à l'inconscient.

La psychanalyse, *a contrario* de tout cela, soutient pour sa part, que de vérité il ne peut se découvrir qu'au *Un par Un* et que c'est celle du désir *inconscient*. Cette maigre récolte, pour qui en voudrait faire l'objet d'un savoir universel conduisant à l'établissement d'un ordre du même métal – dont la mondialisation est un symptôme –, cette ressource donc, est encore réduite par les assertions réitérées de Lacan à propos de La vérité : elle ne peut être dite toute, elle se *midit*...

Ceci n'est pas sans effet sur la manière dont les modalités du lien social sont affectées – en créant une sorte de nouveau *Malaise dans la civilisation* – dans mesure où ce sont alors les institutions bâties sur la promesse de réponse en plénitude par les savoirs et l'autorité qui sont ébranlées.

Il nous est devenu difficile de souscrire à la prophétie de Condorcet¹ : « le résultat [de mon ouvrage] sera de montrer, par le raisonnement et par les faits, qu'il n'a été marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines ; que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie ; que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendante de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. »

Aujourd'hui, il est patent que :

1. comme le dit Philippe Lacadée : *L'expert a remplacé le père*. Mais le pouvoir fondé sur l'expertise est récusé. Encore faut-il savoir de quel père il est ici question. Père vert de la volée de bois de la même couleur, comme celui du Président Schreber – certes non – mais peut-être celui qui père-sévère d'être toujours déjà mort pour ce qui est de l'usage de la carotte ou du bâton, mais dont le signifiant du nom – seul – exerce la fonction structurante de soutenir pour l'autorisation (que les anciens nommaient *béné/diction*) la fonction initiale de l'interdit.
2. le savoir de la science se trouve affecté d'un manque à dire la vérité du sujet tandis que s'est affirmé de plus en plus clairement que pour ce qui concerne le réel, elle ne pouvait tout au plus qu'en décrire une petite part : celle qui peut s'écrire dans ce que Galilée appelait la langue de la Nature, les mathématiques. C'est d'ailleurs cela qui lui a valu de sérieux ennuis. Pape et cardinaux étaient assez au fait de l'astronomie pour savoir que l'héliocentrisme était véridique. Plus que par n'importe quelle hérésie, qui n'en conteste pas le principe, la croyance, du fait des assertions galiléennes, se trouvait dès lors menacée par le *savoir*. À « lire le texte de la Nature », il devenait loisible de ne plus s'inquiéter de « l'auteur » de celui-ci.

Il est notable que la frustration imposée par Galilée, nous cherchons toujours à nous en épargner le tranchant. Pouvant décrire, la science, parfois s'offre à expliquer et ne répugne pas à la démesure ; ainsi voit-on que la reconnaissance de l'évolution des espèces pousse certains à supputer un *intelligent design*, tandis que d'autres se tournant vers les étoiles prétendent y lire la manifestation d'un principe *anthropique* d'un cosmos fait pour que l'homme y advienne (de *anthropos* : l'homme et non en rapport avec l'entropie de la thermodynamique).

ZZZ

Dans quelle mesure peut-on alors répondre jamais aux questions kantienne ? Si la réponse est radicalement négative, alors il ne semble pas qu'une civilisation puisse jamais exister et qu'à tout le moins les sujets y seraient plongés dans « une histoire / Racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, / Et qui ne signifie rien. »

Cela pourtant advient, non pas par défaut d'autorité ou de savoir, mais par excès : c'est le monde totalitaire. Celui de la plénitude, de l'inconditionnalité et de l'universalité des réponses. Il existe une autre possibilité selon laquelle les réponses sont possibles mais pour autant qu'elles soient marquées du manque. Jacques-Alain Miller dans son introduction au *Discours aux catholiques* de Lacan(1960) en dessine quelques perspectives. Il soutient que ce que la psychanalyse a permis de découvrir pourrait être une contribution pour « une éthique qui serait celle que notre temps nécessite ». Mais arrêtons-nous un instant sur ce mot : éthique, utilisé à dessein plutôt qu'un autre qui aurait pu être *morale*.

Il faut ici supposer qu'une éthique n'est pas une morale. Parfois le mot est utilisé pour impressionner : l'éthique serait de la morale fondée en raison, sérieuse quoi. Ainsi crée-t-on des « comités d'éthique » qui ont une fonction politique, sans doute nécessaire, qui consiste à trouver le plus petit dénominateur commun acceptable par tous les participants afin de construire des prescriptions comportementales applicables dans des situations types. Ce que nous pouvons appeler une morale collective. C'est-à-dire, comme cela a toujours été, la mise au travail dans le social de signifiants-maîtres. On ne voit guère comment on pourrait en faire l'économie.

Toutefois cela nous renvoie à ce qui est de l'ordre de l'autorité construite sur du savoir d'experts.

¹ *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, GF-Flammarion, 1988, p. 81

Ce qui est justement ce dont la psychanalyse montre les limites. La psychanalyse, certes, mais surtout les faits, le surgissement du réel. Quand, au demeurant, entend-on parler des comités d'éthique ? si ce n'est lorsque se pose la limite de leurs prescriptions au regard d'une situation. L'universel collectif de la morale est mis en défaut par la nécessité d'une situation singulière. C'est alors l'éthique qui est convoquée. Lacan en donne une définition radicale – en rapport avec le désir de l'analyste dans la cure, sur quoi il ne doit pas céder :

« Ce que j'appelle céder sur son désir s'accompagne toujours dans la destinée du sujet – vous l'observerez dans chaque cas, notez-en la dimension – de quelque trahison. Ou le sujet trahit sa voie, se trahit lui-même, et c'est sensible pour lui-même. Ou plus simplement, il tolère que quelqu'un avec qui il s'est plus ou moins voué à quelque chose ait trahi son attente, n'ait pas fait à son endroit ce que comportait le pacte – le pacte quel qu'il soit, faste ou néfaste, précaire, à courte vue, voire de révolte, voire de fuite, qu'importe.

Quelque chose se joue autour de la trahison, quand on la tolère, quand poussé par l'idée du bien – j'entends, du bien de celui qui a trahi à ce moment – on cède au point de rabattre ses propres prétentions, et de se dire – Eh bien puisque c'est comme ça, renonçons à notre perspective, ni l'un ni l'autre, mais sans doute pas moi, nous ne valons mieux, rentrons dans la voie ordinaire. Là, vous pouvez être sûr que se retrouve la structure qui s'appelle céder sur son désir.

Franchie cette limite où je vous ai lié en un même terme le mépris de l'autre et de soi-même, il n'y a pas de retour.² »

[Le temps imparti à chaque intervenant nous faisait ici obligation de suspendre notre propos. Il aurait pu être ajouté ce qui suit...]

Qu'implique une telle éthique pour l'homme parlant. Jacques-Alain Miller a proposé quelques figures :

- *Le philosophe y trouvera peut-être à rectifier 1a position traditionnelle de l'hédonisme,*
soit ce qui montrera les limites de la recherche du « souverain bien » ou les apories du « savoir vivre » dont, selon Pierre Dac, le défaut conduit à la mort ; la maîtrise des passions par la sagesse et l'ascèse y sera révisée dans ses buts comme ses moyens. Puisque, si ce n'est chez le saint, la trop grande rigueur du renoncement à la satisfaction des pulsions (*héroïque* disent les procès de canonisation) déchaîne toujours la haine derrière la charité...
- *l'homme du sentiment sera conduit à limiter son étude du bonheur,*
Les psychologies de l'adaptation incitent à désirer le « désirable » qu'elles définissent. Du bonheur selon Saint-Just... aux standards de l'*american way of life*, tous les *Propos sur le bonheur*, jusqu'à l'ahurissante définition de la santé par l'OMS – la *santé* est un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité –, le désignent comme obligatoire. Le pire, c'est qu'ils y croient et donc veulent l'imposer et, peu modestes, supposent posséder les moyens d'y parvenir au nombre desquels on comptera la terreur révolutionnaire, le standard des besoins et des comportements ou les médicaments *ad hoc*. Rien à voir donc avec l'éthique de la perspective camusienne : *il faut supposer Sisyphe heureux*.
- *l'homme du devoir révisera les illusions de l'altruisme,*
Quoi qu'il prétende, l'homme de pouvoir qui se veut homme de devoir est seulement au service des biens. Il n'est en rien un « héros » tragique – « tel Œdipe ou Antigone – incarnant le sujet du désir qui, franchissant toutes les limites, accepte d'en payer le prix. Il peut être (et il sera) trahi impunément car il est au-delà de la crainte et de la pitié, au-delà du « service des Biens », c'est-à-dire de l'utile et des besoins, au-delà même des pièges et

² *Le Séminaire, L'éthique de la psychanalyse, VII 1959-1960*

des illusions de « l'amour du prochain ». « Il assume l'acceptation radicale, irréductible, de la malédiction de sa lignée, sous la forme du désir de savoir, pour Œdipe, de la fidélité totale à un frère criminel, pour Antigone. » De manière paradoxale pour le sens commun, c'est ici que la morale du devoir se révèle opposée à l'éthique du désir. Le désir n'est réductible ni au besoin, ni à l'utile, ni même au « possible » qui sont les champ d'action de la loi commune.

- *le libertin même devra reconnaître la voix du Père dans les commandements que sa Mort laisse intacts,*

Nul plus que le libertin ne se réfère au père, il lui rend constamment hommage en le mettant au premier plan des défis à quoi le déni de la loi le contraint. Don Juan nous en a donné une figure exemplaire. Nul n'est plus contraint que lui *qui ne peut pas ne pas séduire* et plus encore profaner les liens sacrés du mariage, des vœux religieux ou de toute parole donnée. Ce que le moraliste a perdu de vue et que Lacan remet en lumière après Freud, c'est que le pousse au jouir, le « Jouis ! *même si tu ne désires pas* », tient aux commandements du Surmoi. Songeons que Molière a désigné, non sans génie, sa pièce comme « comédie ». Comédie de la liberté.

- *le spirituel ré-envisagera la Chose autour de quoi tourne la nostalgie du désir. »*

Le « retour du religieux » est à l'ordre du jour. Encore faudrait-il qu'il ait disparu, ce qui ne peut être inféré de la laïcisation des institutions. Demeure plutôt une quête spirituelle de sens dont, jadis la religion avait offre d'en proposer Un – sens unique –, générant *ipso facto* les interdits. Cette recherche se teint en effet de nostalgie de ne plus trouver figure pour en incarner l'objet, à quoi, Jésus avait proposé le remède d'aimer son prochain comme soi-même. Direction impossible à suivre pour ce qu'on sait de l'amour de soi. Ainsi, pour « chaque un », *un sens* singulier peut-il se construire sans que quiconque puisse justifier qu'il s'agisse *Du Sens* – parfois nommé abusivement *vérité*. De ce point de vue, les religions se révèlent – comme détentrices de la vérité – aussi inaptés que la science – comme détentrice de savoir – à accueillir la dimension de la singularité de la quête du sens.

ZZZ

De quelques aspects du malaise actuel dans la civilisation

L'association libre n'est pas une conversation et ne vaut que par les achoppements de l'information, de la séduction ou du savoir qu'elle provoque. Pourtant elle opère, elle est un acte. Ce constat, Lacan, à la suite de Freud, en a soutenu la pertinence tout au long de son enseignement. Sans aucun doute, nous trouvons-nous ici loin des théories qui se targuent de rendre possible l'optimisation des échanges humains par l'usage d'une communication efficace, sans équivoques ni malentendus. Cette efficacité a pour conditions la justesse contractuelle ou fonctionnelle des places (émetteur, récepteur), l'adéquation des moyens (canaux, média) au but poursuivi (émettre un message efficient), avec le corollaire de la nécessaire évaluation (par une communication rétroactive). On reconnaît là le modèle cybernétique : plus le code est précis – sans équivoque – et plus la ligne est « sans bruit », plus on parvient à la communication parfaite.

La négation du sujet

Dans une telle perspective, la dimension subjective est nécessairement considérée comme interférence, artefact, qui vient polluer le procès purement pragmatique et explicite de l'échange, verbal ou non verbal. Il importe, du point de vue cognitif ou comportementaliste, de réduire au maximum l'influence délétère de la question du sujet.

Entendons ici le double sens de ce « du » qui désigne la question que pose un sujet dans le registre du contenu – pourquoi je souffre ? – et la question posée par le sujet en tant que tel : « je dis » / « pourquoi je souffre ? ». Or ces « je » ne se rapportent pas à la même instance. Un

concerne le sujet de l'énonciation, l'autre un énoncé. Ainsi, *il me dit qu'il est menteur est assurément vrai.*

Les techniques éducatives, les thérapies inspirées de ces théories ont les suffrages de ceux qui, soucieux de se défaire du sujet de l'inconscient, voient en elles un moyen purement technique, objectif, – ils disent « scientifique » – de parvenir à renforcer l'illusion de l'existence d'un sujet plénier, maître de son discours comme de celui d'autrui. Sujet total qu'eux-mêmes pensent être. Pure transparence de l'énoncé, adéquation parfaite du but et du moyen, de l'intention et du propos, de l'énoncé et de l'entendu, voilà les moyens de créer un monde aussi parfait que les échanges censés s'y tenir.

Cette idéologie fait maintenant commerce, prospère à ce qu'il paraît, et vend à bon prix du « développement personnel » et de la « résolution de problèmes » dans les groupes, l'entreprise, l'école et les institutions de soins, si ce n'est la famille.

Du point de vue de la psychanalyse, la communication ne crée pas le lien social, mais certaines modalités de celui-ci la rendent possible avec plus ou moins de pertinence, plus ou moins de difficultés. On constate que la multiplication des moyens techniques de communication ne participe pas à la constitution d'échanges interpersonnels, ou plus exactement entre sujets. Ces moyens apparaissent souvent à l'usage fort décevants. Il n'est pas interdit de penser que l'abondance des « amis » dans le réseau social numérique dispense de s'engager auprès d'amis plus tangibles et plus proches.

Promouvoir le formatage technique des échanges humains nous semble avoir un projet : interdire toute émergence de l'inouï. Les protocoles, « bonnes pratiques » et autres évaluations – qui se réclament d'une scientificité d'emprunt auprès des sciences de la nature – visent à produire de l'attendu et du « bien entendu ». Cependant, le sujet est exclu de ces procédures. On parle de lui, peut-être parfois avec sollicitude, mais on ne lui parle pas, même s'il s'agit de rendre un meilleur service, de prodiguer un soin plus efficace ou d'apaiser des tensions sociales. Toutes ces situations génèrent des illusions que des « troubles », des « cas » ou des dysfonctionnements viennent démentir tôt ou tard.

La protestation subjective

En effet, le sujet jeté dehors, exclu, forclos par ces procédés fait retour : crise de l'école, discrédit de la politique, malaise constant des institutions de soin, etc. Le pire est que, pour résoudre les difficultés, ceux qui ont la charge des institutions où elles se produisent tendent à renforcer les procédures qui en accentuent la cause. Sorte de maladie iatrogène à l'échelle d'une société.

Plus les sujets résistent au « bien » qu'on leur veut, moins, en retour, on leur veut de bien ! On ne s'étonnera pas de voir ainsi apparaître, à mesure que les institutions excluent plus rigoureusement la question du sujet, l'inflation de la violence appliquée aux « usagers » récalcitrants. Et plus les usagers concernés montreront, par leur détresse, leur fragilité, l'incapacité qu'ils éprouvent à entrer dans les protocoles qu'on leur impose, plus ils décevront les professionnels qui oscilleront alors entre la dépression et la rétorsion. Il arrive d'ailleurs que les deux tendances se renforcent mutuellement provoquant ainsi l'horreur du métier, souvent chez les acteurs les plus investis dans les idéaux de leurs professions.

La limite de « l'humanitaire de commande³ » se dessine ainsi, de jour en jour plus implacable. Certes, il existe de nombreuses voix qui s'élèvent contre les abus, les mauvais traitements dans les institutions de soins, d'éducation ou encore dans les entreprises. Ces protestations ne sont à nos yeux que des palliatifs – quand elles émanent des victimes –, voire des alibis – lorsque ce sont les DRH et autres gestionnaires qui les profèrent. En général, elles ne mettent pas en cause la négation, l'exclusion du sujet qui détermine foncièrement ce qu'elles souhaitent combattre. Tout au plus visent-elles la promotion des qualités « imaginaires » des individus – au sens lacanien du

³ Jacques LACAN, *Télévision*, in *Autres Écrits*, Le Seuil, 2000, (première parution en 1973)

terme. On en voit l'expression dans les thématiques de « l'esprit d'entreprise », de la solidarité de tous ceux qui, dirigeants ou dirigés, sont « dans le même bateau », des « sacrifices partagés » et autres niaiseries gluantes de moralisme.

Il est remarquable, que tout – même la douleur – pouvant être récupéré, un marché de la parole de souffrance se développe. On y manipule volontiers les technologies de communication et d'expression capables de circonvenir les « inouïs » surprenants.

En privilégiant, comme il est patent que c'est le cas aujourd'hui, l'exclusivité du discours de la science pour gouverner, éduquer et soigner, une société doit se préparer à assumer les conséquences de ses choix qui sont de l'ordre du politique. La psychanalyse n'a pas à décider de ce que serait un « bon » ou un « mauvais » discours. Surtout si on la presse d'agir ainsi en lui proposant un rôle « d'expert ».

Le primat de la pulsion de mort

Par contre, il nous semble que la psychanalyse se doit de rappeler sans trêve, même si cela fait sourire certains, que toute parole et tout discours tirent à conséquence. Son éthique est de veiller à ce que les hommes ne se mettent pas en position de cesser de dire quelque chose qui aurait rapport avec une certaine vérité, cédant ainsi au penchant paresseux de la servitude volontaire où Freud n'aurait pas manqué de repérer l'effet de la pulsion de mort.

Il faut en effet rappeler que la pulsion de mort dans la modernité occidentale n'a pas disparu même s'il devient rare de tuer l'autre physiquement. En effet, il est en général plus avantageux au nom de la morale et commode, pour se soustraire aux rigueurs de la loi, de nier la vie psychique⁴ d'autrui. Il suffit, par exemple, de lui permettre d'exprimer ses protestations et de ne pas en tenir compte en lui objectant à la fin : vous avez pu vous exprimer, nous en avons débattu.

Plus hypocritement encore, comme on le voit en bien des circonstances où les tensions pourraient être vives, une fois la décision réellement prise à l'insu des personnes concernées, le pouvoir organise une « consultation ». C'est à cette occasion qu'est porté à la fonction de la parole la plus vive humiliation par le plus grand cynisme. L'effet attendu est de pure violence. Il s'agit de stupéfier les participants en leur montrant l'inanité de leur point de vue, si ce n'est même – parachèvement de la manœuvre – qu'ils n'ont rien compris et que, malgré ce qu'ils croient, ils adhèrent à ce à quoi ils pensent s'opposer.

Ces procédés sont courants dans les entreprises et les institutions, de même qu'en politique et en économie. Un changement des rapports de forces dans la société pourrait peut-être en venir à bout. Cette potentialité, aussi lointaine soit-elle, suppose la possibilité d'un monde meilleur. Cependant, nous devons renoncer à un tel optimisme, c'était celui des deux siècles derniers, on sait ce qu'il en est advenu.

En effet, il nous faut, selon l'invitation freudienne, constater que la pulsion de mort est irréductible. Nous pouvons seulement en contenir les effets délétères – génération après génération – en liant cette pulsion avec celle de l'Éros. C'est ce qui s'appelle une civilisation. Rien d'autre que la loi symbolique, manifestée dans le langage humain, n'apparaît capable d'articuler ces deux tendances antagonistes dans un réseau complexe d'interdits et d'institutions historiquement et dialectiquement liés.

Les entraves à la civilisation

Cependant ce qui est aujourd'hui mis en cause, c'est l'existence de ce lien de civilisation jugé par certains – les libéraux – comme une entrave à la prédation libre du produit du travail du plus grand nombre par l'oligarchie des plus forts. Cette brutalité est parfois tellement évidente et si peu

⁴ Voir à ce sujet une analyse sans concession de la psychanalyste Charlotte HERFRAY, *Vivre avec autrui... ou le tuer ! : La force de la haine dans les échanges humains*, Érès, 2009.

reluisante que même ses partisans et ses acteurs doivent en masquer les aspects les plus crus sous le voile de quelques limites. Le travail forcé est exporté dans le Tiers-monde et les milliardaires dotent des fondations caritatives ou des musées.

Certains obstacles à la civilisation sont plus discrets. Ils sont parfois le fait de personnes qui se veulent bien intentionnées. Ainsi, les scientifiques tendent à invalider les institutions de la civilisation considérées comme trop précaires, pas assez établies sur des forces naturelles, pour pouvoir être une référence incontestable. Les deux conceptions, libérale et scientifique, se rejoignent d'ailleurs de plus en plus pour constituer une sorte de théorie paradoxale : celle de l'homme « libre » parce que totalement déterminé et régi par les lois naturelles auxquelles il doit se soumettre de la manière la plus étroite et inconditionnelle possible.

Ainsi dispensé de la contrainte de la recherche de la justice et du sens donné à son action, l'homme pourra, devra, s'en remettre à l'accomplissement de son sort biologique et des conditions dictées par le marché dans une sorte de destin naturel sans appel. Il n'existera plus qu'un seul crime : être inadéquat à l'impératif naturel et économique. Point n'est besoin d'être Tirésias pour deviner de quel ordre sera la sanction dans ce cas. De quelque façon : la mort, qu'elle soit physique, sociale ou psychique.

Le destin. Voilà, selon nous, le nouveau nom de la pulsion de mort déchaînée par le libéralisme et la techno-science.

Résister

C'est à ce point que la psychanalyse peut contribuer à la construction d'éléments d'une résistance rationnelle en compagnie plus ou moins critique de quelques philosophes, littérateurs, et d'encore plus rares religieux et hommes de science.

Les risques, cependant, sont grands de succomber aux aspirations réactionnaires d'un retour à l'ordre établi par la foi en une parole maîtresse ou un formalisme logique qui ne supportent aucune mise en cause. Que gagnerait-on pourtant en fuyant l'horreur naturelle promise par le marché mondialisé si c'est pour s'abîmer dans les croyances d'un intégrisme quelconque ou s'aliéner à une idéologie totalisante qui en est souvent la grimace ?

Existe aussi le risque d'un individualisme forcené. La pente « décadente » de l'art⁵, le dandysme récurrent peuvent aussi être une tentation à la suite d'un Wilde, d'un Huysmans, voire même d'un Proust : concilier l'acte de décès de la parole humaine et l'exercice le plus raffiné de son usage. Jouir du désastre de la civilisation en y exaltant les ressources créatrices individuelles, être l'artiste – sublime, forcément sublime ! – qui fera de sa vie une œuvre d'art en pensant que le monde – médiocre, forcément médiocre ! – s'évanouit avec lui.

Le scientifique, pour sa part, sera enclin à tenir en suspicion sa recherche dans une ambivalence de plus en plus aiguë. Les effets sociaux de ses découvertes lui paraissent tellement incontrôlables (armement, environnement, génétique) qu'il tend à suspendre son activité ou à la faire brider par des comités divers. Il devient moraliste ou expert. Intentions estimables, utiles quelquefois pour parer à des dangers immédiats ou frappant l'imagination, mais qui troublent le débat plus qu'elles n'en définissent les termes. Au mieux, tire-t-on de ces réflexions une morale utilitariste teintée de procrastination.

On proscrit ce qui risque d'être dangereux, mais diverses questions surgissent aussitôt : quelle est la mesure du danger ? existe-t-il des dangers sans avantages ? qui en est juge ? n'est-ce pas la science, elle-même ? que devient la démocratie lorsque les décisions sont confiées à une oligarchie, fût-elle savante ? Et, plus profondément, ne cautionne-t-on pas ainsi le mythe d'une science, quand même toute bonne, puisqu'elle sait se juger elle-même et ainsi apparaît justifiée à juger de tout ? Retour masqué, de fait, à l'illusion scientifique à laquelle ces scientifiques éclairés veulent pourtant résister.

⁵ Les néo-milliardaires chinois et d'autres pays émergents achètent aujourd'hui à des prix jamais atteints la « subversion » artistique.

Nous proposons que la psychanalyse – en soutenant l'hypothèse de l'inconscient – peut apporter au regard des questions que nous venons d'évoquer une grille de lisibilité, parmi d'autres, de ce qui se joue actuellement dans la civilisation occidentale. Certes, de même qu'il n'est pas besoin de plan pour se cogner la tête contre les murs d'une maison, posséder une carte ne garantit nullement qu'on ne puisse battre la campagne. Reste à se demander tout de même si c'est seulement le fait de l'ignorance et du destin ou si le désir humain y a aussi sa part, comme nous le pensons, et donc ouvre à une possibilité de responsabilité et d'action.

C'est à cette condition, exclusivement, que nous pouvons espérer que la pulsion de vie conserve à notre monde humain le petit rien, la légère inadéquation grâce à laquelle il peut être possible de résister à l'annihilation du sujet déjà mise en œuvre par ce monde parfait dont le progrès « scientifique » et la « croissance » économique illimitée nous menacent avec tant de moyens et d'arrogance.

L'objectif, hélas, ne suffit pas à définir les moyens nécessaires pour l'atteindre. Pourtant la psychanalyse peut affirmer que si le sujet humain n'est pas remis au devant de la scène, si on ne reconnaît pas son désir, la jouissance ravagera les institutions de la société. Mais si le sujet ne se compte qu'au « un par un », comment concevoir une société qui, au nom de « tous », ne lui dénierait pas le droit de témoigner de sa parole ?

La démocratie a eu cette ambition. Un homme, une voix. Le suffrage universel, aujourd'hui, ne tient plus ses promesses et le pouvoir qu'il légitime est de plus en plus insaisissable dans l'anonymat des expertises. Surtout, la prévalence de la « nécessité » économique sur la responsabilité du politique vide de sens les rituels électoraux et les débats. Le « parlement » dans la Cité est ainsi disqualifié. Il faut redouter le moment où deviendra évident pour le plus grand nombre et sans fards que « qui parle, ment ».

L'oreille analytique a fait la preuve – dans l'espace de la cure – qu'il est possible de dépasser ce piège où s'abîme la parole vraie, seul lien social qui protège les humains de l'agressivité primordiale. Personne ne désire plus la vérité que le menteur. On voit mal que le gouvernement de la Cité puisse continuer impunément à en faire fi s'il ressent assez notre ferme incrédulité. Les acquis de la civilisation – pour ce qu'ils ont de résistant à devenir marchandises – sont la source où cet espoir trouve encore à se fonder en raison, si la tentation de céder sur notre désir ne nous fait pas préférer le sommeil aux rêves.

21 mai 2016
Gilles Herlédan